



Son parcours

Pour bien commencer, des astuces aux futurs journalistes de Joffre. Désolé pour tous ceux qui ne sont pas des groupies de la capitale, mais il faudra y passer à un moment donné. Débuter à Paris, c'est élargir ses horizons, jusqu'à l'ouverture sur l'international. L'école de journalisme va vous offrir des avantages, et celui dont on ne parle pas souvent, c'est la création d'un réseau. Ce n'est pas négligeable. Par contre, c'est tout à fait possible de se former soi-même à la caméra, c'est le cas de Védeilhé. Il oppose les règles strictes de la rédaction, au travail en équipe de la télévision, où les choses sont vécues à plusieurs. Certes, mais lui il ne s'est pas contenté de voir du pays. Védeilhé, encore jeune journaliste, voyait ses camarades être blasés de leur métier, et il lui fallait éviter ça à tout prix. Donc, il part se chercher une place dans le journalisme. C'est pas facile ! Il y en a peu, de places, et il faut savoir faire des sacrifices. Maintenant, où partir ? C'est certainement plus fastoche de partir là où on a un réseau, ou de l'expertise. Ce n'est pourtant pas une règle.

La situation délicate en Inde et en Chine

Védeilhé a passé 10 ans sur le continent Asiatique. 4 ans et des poussières en Chine, et 5 ans à New Delhi, en Inde. Ce sont peut-être des choix originaux, mais en tout cas les pays sont bien connus et bien grands. Pourquoi ne pas s'être rendu dans des petits pays ? Par manque d'actualité, ou plutôt par manque d'intérêt de la part de la télé française ? À méditer. Quoi qu'il en soit, il avait besoin de percer. Puisqu'il n'y a pas beaucoup de journalistes en Chine, c'est nettement plus facile de faire un scoop, d'être original. Dans le métier, c'est ironiquement pas souvent qu'on l'est, original. Être le premier à faire un reportage c'est rare, et on s'inspire à coup sûr d'autres médias (les scènes de vie dans les romans, les films, etc). Toutefois, il a fini par quitter la Chine. Védeilhé en a eu marre, à la fin, de la censure qui pesait sur lui. Il s'épanouissait dans sa vie personnelle, alors que sa vie professionnelle en prenait un coup : entre intimidation et arrestation, ce n'était pas une sinécure. Le Tibet, par exemple, est officiellement fermé pour les journalistes, ils ne peuvent même pas acheter de billet d'avion ! Quant au reste du pays, la censure est officieuse : c'est être suivi de la descente de l'avion jusqu'à ce qu'ils remontent dans l'engin. Autre exemple, en 2018, alors que l'occident ne connaissait rien sur les ouïghours, Védeilhé enquête sur les rumeurs disant que des personnes disparaissent dans une certaine région. Lui et son équipe ont dû s'y rendre 3 fois pour prouver l'existence des camps, capturer quelques images et hop, filer. Ce reportage a été très peu tourné en Chine. Officiellement, il n'y a nul besoin de demander aux autorités pour filmer ou enquêter. Par contre, quand ils te barrent la route, sous une excuse bidon, ils te disent que tu aurais dû les prévenir : pour ta propre sécurité, voyons ! Il n'y a cependant pas eu de répercussion grave sur les témoins interrogés pour les reportages (du moins, à sa connaissance). Les autorités chinoises ont cependant eu

des entretiens avec ces personnes, pour vérifier leurs propos. Védeilhé, parce qu'il est français, ne risque pas grand chose à part la déportation. Ce n'est pas la même chose pour les chinois, qui n'ont pas un pays derrière eux pour les protéger. Détrompez-vous si vous croyez que l'Inde est foncièrement meilleure, elle ne l'est pas. Le gouvernement se vante d'être la plus grande démocratie au monde, mais, en vérité, la liberté de la presse ne cesse de diminuer.

Les steps-backs

Que ce soit un point positif ou négatif, la vérité c'est qu'on ne part pas seul. Les reporters ont forcément besoin d'un fixeur. C'est lui (ou elle, d'ailleurs) qui aide à organiser les reportages. C'est un habitant local qui parle la langue du pays et l'anglais, puis, si on a beaucoup de chance, on peut tomber sur un francophone. Il va te trouver le profil que tu cherchais, il assure ta sécurité : ce sont tes yeux et tes oreilles. Les fixeurs sont souvent cités, mais moins en France qu'en Angleterre. Avec eux, c'est en moyenne 300 euros la journée. Mais c'est comme ils disent dans le métier, un bon fixeur ça se paye !

Les conditions de tournage ne vont pas toujours se vivre les doigts dans le nez, on peut les subir. Se retrouver en Mongolie avec une température de -40°C, ou en Inde pendant la canicule, la température ne joue pas souvent en notre faveur. Manger peu, dormir dans des conditions spartiates, le reportage c'est pas souvent l'hôtel 5 étoiles.

Le roi des steps-backs : les terrains de guerre. Du calme, les reporters qui partent dans des pays en guerre sont toujours volontaires. Personne ne va vous réveiller la nuit et vous mettre dans un avion direction les bombes. Il arrive pourtant que des gens le prennent, cet avion de l'enfer. Védeilhé lui-même l'a pris, en 2021, pendant la guerre civile en Birmanie, où il a risqué sa vie pour la première et dernière fois. Se mettre en danger ce n'est pas parce qu'on est des têtes brûlées, ce n'est jamais fait exprès. Quand on y est, on se demande pourquoi on est là. Est-ce que ça en vaut le coût ? Il aurait tout refait pareil, mais selon lui aucune image ne vaut une vie. Personnellement, je ne suis pas de son avis. Risquer sa vie, c'est défendre des valeurs qui vont subsister bien après que l'on soit tous enterrés. Ces valeurs valent plus que toi ou moi, ce sont elles qui font que la vie mérite d'être vécue. Bref...

C'est l'heure de l'anecdote ! Pendant les conflits, les combattants se laissent plus aller aux confidences avec les femmes reportrices, plutôt qu'avec les mecs. Ils s'en méfient moins. Un jour ça leur retombera dessus.

Le métier à travers le temps

Une des problématiques abordées est celle du changement dans le métier. Les réseaux sociaux ne sont plus une nouveauté, mais leur impact n'est pas négligeable. Il peut être positif (permettent une diffusion massive, c'est une source d'information malgré tout), toutefois, leur impact négatif est tout aussi conséquent : ils sont une source inépuisable de désinformation et de propagande. Il faut savoir démêler le vrai du faux, et ce n'est pas toujours

évident.

L'IA, elle, est une nouveauté. Les articles générés par IA vont tuer le métier ? Les photos alors ? Les médias doivent faire signer des chartes à leurs journalistes ? En tout cas, déléguer le travail à l'IA n'est pas la norme, du moins pour l'instant. Puis, il y a des utilisations astucieuses, par exemple pour cacher des visages. Cependant, quand c'est le cas, il faut que ce soit dit et répété. Après tout, on peut être très vite trompé.

Reporteur par ci, reportrice par là... et les documentaires ?

Je crois bien que personne dans la salle Lumière ne connaissait la différence entre documentaire et reportage, donc je vous la rappelle. Un documentaire dure en moyenne une cinquantaine de minutes et sa production revient nettement plus cher. Puis, il y aura toujours des personnes assises qui nous parlent, le documentaire est statique. Au contraire, le reportage est plus court, avec une durée moyenne de 25 minutes, et ne demande qu'environ 10 jours de tournage avec un budget fixe. Faire un reportage c'est filmer en situation, et interviewer au moment même de l'action, pendant que les personnes font ce qu'elles disent faire.

Ce qui est sûr, c'est que le reportage c'est forcément une bonne idée. Pourquoi ? C'est simple, c'est parce que la chaîne a accepté de payer. OK, je me hâte, ce n'est jamais aussi simple. Si aucune chaîne ne veut financer, c'est que c'est une mauvaise idée ? Ou est-ce qu'ils ne veulent juste pas qu'on sache ce qu'il se passe ?

L'humain au centre du métier

Reconsidérer la faisabilité d'un reportage, c'est dans le panorama de choses qui arrivent parfois. Ça ne lui est jamais arrivé, à Védeilhé, mais il y a eu des moments où il a dû baisser la caméra. Ne jamais aller trop loin, ne jamais violer l'intimité des gens, tout est dans l'éthique journalistique. Le média pour lequel on travaille va définir les frontières, et pourtant, la ligne éditoriale est définie par le public, pas seulement pour ce public. Le risque de faire du sensationnalisme est toujours dans les parages, comme celui du misérabilisme.

Le reportage n'est pas censé déshumaniser, ces gens sont courageux, bien qu'ils soient des victimes du système. Ils subissent les conséquences de NOTRE mode de vie, alors qu'eux même ne consomment que très peu. L'effort de réalisation et scénarisation est important et vise à rendre hommage, il est nécessaire de filmer joyeusement pour servir leur dignité. Faire accepter la caméra au sein des foyers c'est ne pas être là pour les juger, seulement retranscrire les faits.

La question de l'argent

Les reportages se font souvent dans des pays pauvres, et les interviewés sont eux aussi pauvres, dans la majorité des cas. La question de la rémunération se pose. Védeilhé avance qu'il ne faut strictement jamais payer pour un témoignage, et il faut faire comprendre aux témoins qu'ils ne sont pas des acteurs, et que s'ils reçoivent de l'argent ce n'est pas parce qu'ils ont accepté d'être filmés. En effet, cet "argent" peut prendre la forme d'une compensation du temps qu'ils

accordent au reporteur. Ces gens sont souvent payés au jour le jour, ainsi nous donner une de leur journée revient à perdre de l'argent, parfois l'argent pour manger le soir. Ça peut être un dédommagement, comme de l'essence ou du riz, ou encore une invitation à déjeuner. En tout cas, s'ils attendent de l'argent, il ne faut pas leur en donner. Est-ce juste, cependant ? N'est-ce pas normal qu'ils en demandent ? Ils ont pourtant fait ce qui était attendu d'eux.

Après la diffusion du reportage, il y a des spectateurs qui veulent aider les familles. L'équipe les met en lien avec les fixeurs. La philanthropie est néanmoins très injuste, parce qu'une seule famille en bénéficie, celle qui a été filmée, alors qu'il y en a tellement dans la même situation.

Philippines : les petits forçats de l'or

Les parents des petits ont une part de responsabilité, certainement. Mais quoi faire ? Ce n'est pas un choix. Peut-être en apparence, et seulement, parce que ce n'en est pas un au fond. La faim est une contrainte. Certains diront qu'il faut que les pauvres n'aient plus d'enfants, et je vous répondrai que c'est le début de la sélection génétique, du triage, de l'eugénisme. Et qu'on connaît la fin de l'histoire.

Les autorités sont au courant. Ça ne sert à rien d'interdire de toute façon, si ce n'est pas l'or, ils vont bien trouver un autre boulot : à nouveau la faim intervient, il faut bien se nourrir. Certes, mais c'est une vision encore trop simpliste de la réalité. Les autorités n'interviennent pas parce qu'elles en profitent. L'économie du pays se base sur ça, et, on connaît ça aussi, l'économie au dessus de la vie humaine.

Un des moments les plus émouvants de ce reportage (il en a beaucoup) est celui où un des petits dit être fier d'exercer le "métier des gens d'où je viens". c'est la confirmation qu'il fera ça toute sa vie. Ce passage marque le contraste entre la réalité et les discours tenus toujours optimistes. Ces gens se disent tous, pour s'en convaincre sûrement, qu'ils font ça dans l'idée de pouvoir se payer des études. Ils ont plus d'espoir que nous en avons jamais eu besoin d'en avoir.

Lauréat du Prix Albert, eh ben, dis-donc!

Son reportage sur les Philippines lui a assuré le prix Albert Londres, alors qu'il récompensait davantage les documentaires et enquêtes depuis quelques années. Védeilhé nous a fait part d'un drôle de commentaire : "si tu n'y croyais pas, tu n'aurais pas candidaté." Pas mal. Nous croyons toujours un peu en nous, et tant mieux si ça a marché.

Quoi qu'il en soit, ce prix ne lui a pas encore ouvert beaucoup plus de portes. Il le voit plus comme un gage de savoir faire qu'autre chose.

EXCLUSIF! Il y a de fortes chances que son prochain reportage soit sur la mer méridionale de Chine. Le sujet est dans le programme de terminale, mais l'angle est ambitieux : il souhaite étudier les conséquences du conflit entre la Chine et la Taiwan dans la vie des pêcheurs locaux.

Taylor